

leur permettait point d'user au service de la patrie.

Stoladoro ne cessait pas de boire. Il avait decouvert un nectar, d'un brun-rouge transparent, plus chaud que le *Lacryma Christi*, plus parfumé que le Chypre limpide : un vin de Schiraz épais et huileux, dont il faisait emplir par Nechad une coupe en forme de corne d'abondance qu'il fallait tarir avant de la reposer sur la table.

Seul, Paolo Stanzin, le magistrat, demeurait silencieux. Il goûtait de tous les plats, et mouillait ses lèvres dans tous les verres. Mais il ne parlait pas : ses prunelles grises, d'une mobilité inquiétante, dévisageaient tour à tour ses compagnons, et parfois un sourire malicieux relevait ses lèvres fines et pâles.

Pompée laissa s'éteindre les murmures, que ses dernières paroles avaient provoqués, puis il reprit, en s'adressant à Zadoer qui tordait ses moustaches entre ses doigts :

— Ne demandiez-vous pas, comte Clelio, le nom du poison que j'ai dans cette boule de cristal ? Sa violence est telle qu'il rongerait l'or ou la platine.

Eh bien ! ce nom ?

— Le *Goor*, c'est-à-dire le serpent, en langue kitch. C'est le suc distillé avec certains alcaloïdes, d'un arbre que les indigènes de l'Afrique australe appellent le *Wagenboom*, et qui a des fleurs d'un jaune pâle, des feuilles d'un bleu intense, — un caprice de la nature...

— En vérité, monsieur fit Paolo Stanzin, dont les paupières s'abaissèrent lentement, en vérité vous possédez un trésor, un arsenal de poisons, — assure-t-on.

— Qui fait courir ce bruit-là, seigneur Stanzin ?...

— Heu !... tout le monde...

— Quand tout le monde est d'accord pour dire quelque chose, il y a gros à parier que c'est une sottise, seigneur Stanzin. Et pourtant on ne se trompe nullement. Oui, je possède, comme vous me l'avez dit, un arsenal de poisons : les acides, les extraits, les sels, tout ce que les trois règnes peuvent laisser dans le laboratoire du chimiste ! Celui dont une goutte donne la mort, celui dont l'odeur tue, celui qui fait mourir à force de rire, celui qui rend fou, celui qui prolonge l'ago-

nie, celui qui décompose un corps humain fibre par fibre, atôme par atôme, et qui nous mène au tombeau en trois jours ou en dix ans !..

— Diable t'étrangle !... gronda le marquis Stoladoro, qui écarta brusquement son siège du siège de Pompée.

— C'est donc pour cela, reprit Stanzin, que vous ne permettez à personne de pénétrer dans votre maison ?

— Ce n'est pas pour cela ! riposta le docteur, d'un ton sec. Je déteste les importuns, — et surtout la fatigieuse race des curieux.

— En somme la moitié de Palerme, s'il vous plaisait, hériterait demain de l'autre moitié, dit Orestis en raillant.

— Quel service vous rendriez au vice-roi si, d'aventure, vous pouviez inviter à souper les Neuf de la Croix-Blanche ! ajouta Zadoer, qui prit dans une corbeille une banane dorée.

— Et quel service, aux Neuf de la Croix-Blanche, dit froidement le prince Philippe, si vous les débarrassiez de l'Argentino !

— Oh ! oh ! fit Stanzin, ce bandit est donc l'ennemi des Neuf ?

— C'est qu'il accapare la renommée à son profit ! s'écria Zadoer avec sa moue ironique.

Stoladoro et Scandian, visiblement gênés, échangèrent un regard rapide. Le duc se retourna vers Pompée.

— Laissez-les dire, docteur ! Votre armoire aux poisons vous enrichit, puisque vous y trouvez ces remèdes merveilleux qui soulagent tant de maux rebelles à la thérapeutique vulgaire. Vous gagnez...

— Vingt mille écus par an, interrompit le marquis.

— Le double !... proposa Orestis.

— Et vous avez l'esprit de ne les point dépenser, acheva Palmaverde, qui haussa les épaules.

Le docteur Pompée salua à la ronde :

— Vous calculez ce que je vaudrais, messieurs ? dit-il avec bonhomie. C'est votre façon de rendre hommage à la science. Oui, je suis un médecin riche, après avoir été un charlatan pauvre. Ma fortune est née d'une aumône...

— Une aumône ? interrompit Clelio Zadoer, son mauvais sourire flétrissant ses lèvres. Est-ce bien

vrai, docteur, et ne l'auriez-vous pas demandée, cette aumône, au coin d'un bois, et l'escopette en joue ?

— Fi ! mon cher comte... On est de bonne compagnie ! riposta le vieillard d'un ton hautain et sarcastique. En Sicile on rencontre peut-être beaucoup de mendiants de cette sorte. Ailleurs, c'est plus rare, et vous m'estimerez un indiscret impertinent si je vous demandais...

— A vos ordres, dit Zadoer en faisant le geste bouffon d'Arlequin tenant tête à Cassandre.

— Si vous avez trouvé au coin d'un bois ou dans une gorge de la montagne, ces rubis qui chatoient sur votre chemise de dentelles, comme des gouttes de sang figé.

— Ce sont des cabochons de la plus belle eau, remarqua Stanzin, et je n'en connais d'aussi beaux qu'à la princesse de Novellara, notre belle vice-reine...

— Hélas ! fit Palmaverde, la princesse en a pleuré toute la journée, mon cher avocat. Ses rubis ont disparu, et tous ses écrins sont vides...

— Oh ! fit Stanzin.

Puis il laissa tomber cette nouvelle exclamation :

— Ah !

— L'Argentino est un amateur de pierreries, poursuivit le prince d'un air dégagé. Il en forme une collection, qui doit être aussi riche aujourd'hui que le fameux trésor de Notre-Dame del Pilar...

Clelio Zadoer, brusquement, coupant court à ce colloque, et, revenant à Pompee, qui dégustait en gourmet délicat le contenu d'une timbale de vermeil, il reprit, d'une voix légèrement voilée :

— Par Bacchus ! mon cher savant, votre histoire doit être amusante et instructive. Que ne la contez-vous pour égayer ce souper, auquel il ne manque rien... que la gracieuse présence...

— Comte, pas un mot de plus ! interrompit don Philippe.

XIII

Les aventures d'un charlatan.

On achevait de dresser le dessert sur la table, couverte maintenant